

## Boule et Bill Hors-série

By Delporte & Roba

CHILDREN'S & FAMILY

Publisher : Dupuis

Genre : Humor



PAGES  
72



VOLUME  
1



FORMAT  
240 \* 320

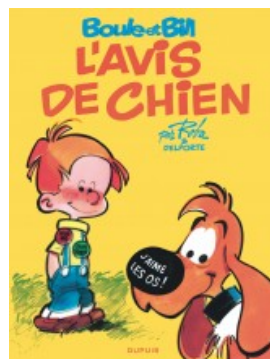


RELEASE  
06/09/2019

An exclusive special edition of one of the most famous columns in Spirou magazine: "L'Avis de chien de Bill". With 32 never-before-seen stories from Delporte and Roba and a 33rd written by Delporte and illustrated by Verron in 2005.

Le Journal de Spirou featured a great number of columns that built the foundation of its golden age. In the tradition of "En direct de la rédaction", where Franquin and Delporte imagined a series of wild adventures with Gaston, the legendary "L'Avis de chien de Bill" offered up the point of view of the most renowned cocker spaniel in comics about our strange human activities.

### In this series



L'avis de chien

L'homme est la plus noble conquête du cocker.  
Il est le favori qui nourrit, cajole, promène et inonde  
d'affection cette force de la nature qu'est l'épagneul  
bécaissier à la taille réduite et à l'oreille tombante.  
Certes, l'homme a besoin d'un sérieux, d'un patient  
travail d'éducation avant de pouvoir être mis entre  
toutes les pattes ; l'homme a tendance à s'installer  
dans le meilleur fauteuil, qu'il imprègne d'une  
déplaisante odeur de tabac, et même le mieux  
dressé insiste encore parfois sur l'utilité d'un bain.  
Mais malgré ses petits défauts, il reste le compagnon  
le plus agréable qui soit dans une maisonnée.  
Avoir un homme chez soi, c'est avoir un foyer heureux.

**BILL**



# LE SIÈCLE DE L'AUTOMOBILE

C'est le papa de Boule qui l'a dit : nous vivons au siècle de l'automobile. Et il s'y connaît, en siècles.

Mais peut-être vous ne savez pas ce que c'est, une automobile. Attendez que je vous explique. Tout d'abord, les automobiles, on peut les diviser en deux grandes catégories : celles qui passent et celles où je peux monter (il y a aussi celles qui sont arrêtées près du trottoir, mais ça complique les choses si je vous en parle). Celles qui passent, c'est amusant quand on s'ennuie parce qu'on peut courir derrière en aboyant. Mais on s'en lasse vite : elles ne font que vous lancer de la fumée qui sent mauvais, et parfois il y en a une autre qui vous poursuit pendant que vous poursuivez la première, et elle manque de vous écraser, et les gens qui sont dedans sortent et crient en montrant le poing, et alors il vaut mieux filer parce qu'ils sont capables de tout.

Les gens qui sont dans les automobiles qui passent, on les appelle des chauffards. En tout cas, c'est ce nom-là que leur donne le papa de Boule.

Les autos où je monte, elles ont une particularité curieuse : elles vous chargent à un certain endroit (disons, à la maison), vous vous y installez, et puis ça fait un drôle de bruit, et les arbres, les maisons, les agents de police commencent à avancer vers vous. On m'a dit que c'était la clé de contact qui faisait ça. Je me demande comment une si petite clé peut faire avancer comme ça tout un paysage. Et surtout les agents. Bref, au bout d'un certain temps, le paysage s'arrête, et vous descendez. Et vous constatez alors que vous êtes à un endroit (disons, ailleurs qu'à la maison).

Les autos où je monte, on peut aussi les diviser en deux catégories : l'auto du papa de Boule et les autres. Par exemple, les taxis. Je suis déjà allé en taxi parce que j'avais accompagné la maman de Boule chez le coiffeur et qu'elle allait être en retard pour le dîner (quand elle va chez le coiffeur, elle n'aime pas rentrer en retard parce qu'alors le papa de Boule lui rappelle combien ça coûte pour se faire coiffer et lui dit qu'il faut faire des économies. Voilà pourquoi elle prend un

taxi. Pour l'économie). Dans le taxi, je m'assieds sagement derrière, et si le chauffeur a une nuque qui me revient, je lui fais une grande lèche. À chaque fois, ça fait son effet : le chauffeur pousse un grand cri, probablement de plaisir, la voiture s'arrête pile, et les autres derrière aussi, et des gens viennent dire à notre chauffeur qu'il aurait dû prendre un permis de conduire (un permis de conduire, c'est comme un permis de chasse, ça vous autorise à écraser les gens pendant la saison), et notre chauffeur devient tout rouge tellement il est fier. Et puis il nous ramène à la maison, et chaque fois, au moment où je sors, il chuchote quelque chose à propos de gens qui promènent des animaux dangereux et ne reçoivent que ça comme pourboire. Le taxi, c'est fort divertissant.

Et nous en venons à l'automobile du papa de Boule. Elle a quatre pattes rondes, une grosse tête bête avec des yeux sans expression, elle a la même voix que l'instituteur de Boule quand il appelle un élève à la récréation, elle ne boit que des choses qui sentent mauvais, et vous ne devinez jamais par où, et quand on lui ouvre la bouche, on voit tout des machins en fer. Moi, je ne la comprendrai jamais. Par exemple, vous n'allez pas me croire, quand on arrive près d'elle avec le savon, les brosses, les lances d'arrosage et tout, vous imaginez peut-être qu'elle va s'enfuir ? Pas du tout. Elle reste plantée là, toute bête, et se laisse faire comme une andouille. À croire qu'elle s'en fiche qu'on lui donne un bain. Et elle peut rester des journées entières dans son garage (c'est ainsi qu'on appelle sa niche), elle ne demandera pas une seule fois pour sortir. Au contraire : parfois, c'est quand on veut la sortir qu'elle fait des siennes.

Elle fait des siennes, je ne sais d'ailleurs pas très bien ce que ça veut dire. Mais il arrive que le papa de Boule monte dedans, lui fasse faire des bruits grossiers, et dise :

— Elle fait encore des siennes aujourd'hui.

Ces jours-là, il part à pied pour son bureau et y arrive en retard, et rentre le soir de mauvaise humeur. Et la maman de Boule me dit de lui apporter ses pantoufles pour



l'amadouer, et, chaque fois, ça fait des mésaventures, comme le jour où j'ai bousculé au passage la pelote d'épingles qui s'est logée dans l'une des pantoufles, et après le papa de Boule a dit qu'il en avait marre, mais marre d'habiter une maison de fous où les chiens font des farces stupides, et il a boudé toute la soirée avec un sparadrap au bout de son gros orteil. Tout ça parce que l'automobile avait fait des siennes. On verra bien, moi, le jour où j'en ferai, des siennes. Quand je saurai ce que c'est.

Parce que non seulement il lui arrive d'en faire les jours de travail, mais même les jours de congé, quand on va faire un tour à la campagne. Vous vous rendez compte ?

Tenez, avant-hier. On était partis le matin avec un panier à provisions et toute la famille, et on regardait la route qui avançait, et les gens qui nous dépassaient (tous des chauffards, disait le papa de Boule), et aussi ceux qui ne nous dépassaient pas. (Mais qu'est-ce qu'ils avaient à klaxonner comme ça ? demandait la maman de Boule.) Et parfois certains criaient des choses en passant, et le papa de Boule leur demandait des nouvelles de leur sœur, bref on s'amusait bien, quand le papa de Boule a expliqué que c'était parce que l'automobile faisait encore des siennes qu'on n'allait pas plus vite. Moi, j'étais impatient qu'on arrive, à cause du panier à provisions, mais non. Au sommet d'une côte, le papa de Boule a arrêté la voiture et a pris un tas de machins en fer en disant :

— Je vais voir ce qui ne va pas.

Nous, on a regardé un moment défiler toutes les automobiles qu'il y avait eu derrière nous pendant une heure et qui nous faisaient des gestes en passant, tandis que le papa de Boule chipotait dans la gueule de notre voiture.

Il est revenu un moment à la portière en s'essuyant le front avec le dos de sa main couverte de graisse noire, et la maman de Boule a eu tout juste le temps de faire allusion à l'état dans lequel il avait mis sa chemise avant qu'il ne dise dans un souffle :





— C'est probablement quelque chose à la transmission. Je vais voir par-dessous.

Nous, on a compris qu'il en aurait pour un bout de temps sous l'automobile, et on est sortis pour se dégourdir les jambes. Mais je suis rentré bien vite dans la voiture, à l'avant, parce que c'est là qu'on avait placé le panier à provisions. Toutefois, avant de m'y attaquer, j'ai eu le temps de résoudre le problème de ce qui n'allait pas à la voiture.

Écoutez-moi bien. Quand il arrête la voiture, le papa de Boule tire toujours sur une espèce de poignée en fer. Le frein à main, ça s'appelle. Eh bien, le frein à main, il était tiré! C'est pour ça que la voiture était arrêtée! Moi, débrouillard comme toujours, j'ai décalé la poignée, et la voiture s'est mise à rouler dans la descente. Tout de suite, il y eu un grand cri du papa de Boule, et quand j'ai regardé par la fenêtre, je l'ai vu couché par terre avec une grosse marque quadrillée en travers de sa manche. Et la maman de Boule criait:

— Au secours! La voiture part toute seule! Et le chien qui est dedans!

Je n'ai pas eu le temps de les voir bien longtemps parce que la voiture a couru de plus en plus vite et, au moment où la route a tourné, elle est allée bêtement se jeter dans un fossé alors qu'il était si simple de passer à côté. J'ai été un peu bousculé, mais le panier à provisions aussi, et j'ai réussi à avaler la moitié d'un saucisson avant que Boule ne vienne me rechercher pour voir son papa que des hommes en blanc mettaient dans une voiture avec une grosse croix rouge. Le papa n'arrêtait pas de dire:

— Je ne parviens pas à comprendre comment le frein a lâché! Je ne parviens pas à comprendre comment le frein a lâché!

Le docteur lui a dit que ce n'était pas grave, que ses os seraient vite réparés et qu'il avait de la chance d'avoir une voiture aussi légère. Il est dans son lit, et tout le monde le gâte. Aux gens qui viennent le visiter, il dit que sa vie est désormais marquée par les sports mécaniques, et que d'ailleurs nous vivons au siècle de l'automobile. Et il s'y connaît.

Poler



# L'ONCLE LUCIEN

L'oncle Lucien est venu passer quelques jours à la maison. C'est un joyeux, l'oncle Lucien. D'ailleurs, quand le papa de Boule a eu en main la carte qui annonçait sa visite, il a dit :

— Ça y est ! Le comique va revenir nous casser les pieds !

Casser les pieds, je crois que ça veut dire faire rire si fort qu'on tape les pieds par terre. En tout cas, moi, il m'amuse beaucoup. Quand il est arrivé, il a embrassé sa sœur, qui est la maman de Boule, il a donné une grande tape dans le dos du papa de Boule en disant avec un bon rire qu'il se demandait bien pourquoi on appelait ça un beau-frère (il dit ça chaque fois qu'il vient, et ça le fait toujours rire aussi fort), et à Boule, il a offert un harmonica. Heureusement, au bout d'une heure, Boule a cessé de souffler dedans parce que c'était l'heure de manger, et il l'a posé distraitemment sur un coin du buffet. Le papa de Boule a vite mis l'instrument dans sa poche et a fait l'innocent quand Boule a cherché partout son harmonica. (Pour ceux qui ne le sauraient pas, un harmonica, ça a à peu près la forme d'un os, et, quand on le ronge, on souffle dedans et ça fait un bruit affreux. Moi, si je faisais un bruit comme ça, on me mettrait dehors. Mais moi, je ne suis qu'un chien.)

L'oncle Lucien a dit plus tard que ça ne faisait rien si le petit avait perdu son harmonica, et qu'il lui en offrirait un plus beau, plus grand et plus sonore à sa prochaine visite. Le papa de Boule a poussé un soupir, mais presque personne ne l'a entendu, parce qu'à ce moment-là l'oncle Lucien a commencé à raconter une histoire que je n'ai pas bien comprise, à propos de deux fous qui se donnent des coups de marteau sur la tête. Il aime beaucoup cette histoire-là, l'oncle Lucien. Il la raconte souvent.

Et puis, comme toutes les fois, il est venu près de moi et il a dit :

— Mais que c'est un beau chienchien, ça, hein, mon beau chienchien ? Est-ce qu'il ne veut pas un susucere, ce beau chienchien-là ?

J'ai fait oui avec la queue, alors l'oncle Lucien a pris un morceau dans le sucrier, il a levé l'index et il a dit :

— Mais pour avoir un beau susucere, le beau chienchien doit donner la papatte ! Allons, donne la belle papatte au nonnoncle Lucien !

Et il a tendu la main vers ma patte. Mais comme il regardait sa main, j'en ai profité pour sauter et attraper le sucre qu'il tenait dans l'autre. L'oncle Lucien a fait comme s'il était fâché et a dit d'une grosse voix :

— Ah ! non. Pas de papatte, pas de susucere pour le vilain chienchien !

Mais je voyais bien qu'il ne le pensait pas, puisqu'il avait repris un autre morceau dans le sucrier. Il a mis le sucre derrière lui et a dit :

— Et maintenant, donne la papatte ! Allons ! La papatte !

Puis il s'est penché, une main tendue et l'autre dans le dos. Je n'ai eu qu'à sauter pardessus sa tête pour attraper le bout de sucre.

On a continué à jouer comme ça un bon bout de temps. À chaque fois, il trouvait une façon plus originale de me donner un bout de sucre, et il devenait de plus en plus rouge dans sa figure. À la fin de la soirée, il était à quatre pattes sur le tapis, occupé à dire d'une voix rauque :

— Papatte ! Papatte !...

... Et je lui avais déjà chipé vingt-huit morceaux. Quand le papa de Boule est rentré dans la pièce et qu'il a vu l'oncle Lucien par terre, il a regardé tout d'abord l'endroit où on range le cognac (le cognac, c'est quelque chose à boire. Ça pique dans le nez, et après le plancher se met à tourner. C'est très curieux), et, en voyant la bouteille intacte, il a levé les yeux au plafond. Puis il a dit qu'il se faisait tard et qu'il faudrait peut-être songer à aller dormir. L'oncle Lucien s'est relevé en frottant ses genoux et a dit au papa de Boule :

— Ce chien-là n'est pas complètement dénué d'intelligence, mais ce qu'il lui faudrait, c'est un bon dressage. Je crois qu'un de ces jours, je vais l'emmener à la chasse. Qu'est-ce que tu en penses ?

Le papa de Boule a dit qu'à son avis j'étais plus doué pour la chasse aux mouches et aux poubelles que pour la chasse en forêt – et c'est vrai : les poubelles, c'est vraiment ma spécialité –, mais quand l'oncle Lucien a ajouté :

— Je comptais justement profiter de la journée de demain pour aller en forêt avec le chien et le petit... On partirait à l'aube et on ne rentrerait qu'à la nuit...

Le papa de Boule s'est exclamé que c'était une bien bonne idée et qu'il préparerait lui-même les sandwichs et le réveil-matin.

Voilà comment, au lever du soleil, on nous a tirés du lit, Boule et moi, pour nous traîner dans la voiture de l'oncle Lucien.

Une fois arrivés dans la forêt, on est descendus, encore tout endormis, et l'oncle Lucien a dit :

— Aaaaah ! Quelle belle journée ! Tu sens cette bonne odeur de la forêt, Boule ?

Moi, je remarquais plutôt l'odeur des sandwichs au jambon et au fromage qu'il y avait dans la voiture, mais je n'ai rien dit pour ne pas contrarier l'oncle Lucien, qui a ajouté :

— Et maintenant, tu vas voir un vrai chasseur en action !

Et il a pris dans le coffre une espèce de bâton en fer avec du bois au bout et une laisse en cuir attachée aux deux extrémités.

— Avec ce fusil, a-t-il dit, il en a fait des hécatombes, ton oncle Lucien ! Hahaaa ! Ils vont être surpris à la maison quand tu vas rapporter des faisans, des perdreaux, des lièvres et tout ça !

Boule n'a pas eu l'air tout à fait d'accord, et je n'ai pas compris pourquoi, parce que ce serait amusant de ramener tous des copains pour jouer. Mais alors, l'oncle Lucien m'a dit :

— Et maintenant, le beau chienchien, il va chercher les bêtes pour le nonnoncle Lucien ! Cherche, chienchien ! Cherche !

Comme il avait l'air de vouloir jouer à cache-cache, j'ai filé à fond de train dans les broussailles. L'oncle Lucien criait, loin derrière :

— Il a senti une piste ! Viens vite, Boule !

Au passage, j'ai croisé toute une famille de faisans, mais je ne les connaissais pas, alors je ne me suis pas arrêté pour leur dire bonjour, et une biche qui ruminait, mais je me méfie toujours un peu de ces bêtes-là, c'est sauvage et ça pourrait vous donner un mauvais coup. Lucien, loin derrière, ne les a pas vus parce qu'il était trop occupé à me chercher.

Je me suis laissé rattraper dans une grande prairie où il y avait des tas de lapins, ça se voyait bien sur le sol. L'oncle Lucien a regardé les traces, il a dit :

— Hoho ! Il doit y avoir un lièvre par ici !

Puis il a chuchoté à Boule, qui ne disait rien :

— Surtout ne parle pas, pour ne pas effrayer le gibier !

Je me suis mis à avancer doucement et l'oncle Lucien, avec son bâton collé contre l'épaule, m'a suivi. On avait fait quelques pas





dans la prairie quand tout d'un coup je me suis arrêté, le nez en l'air, une patte de devant levée: j'avais senti une odeur. L'oncle Lucien a jubilé:

— Regarde, Boule! Quel extraordinaire chien de chasse! Il pointe comme un animal de concours!

Moi, je continuais à renifler, intrigué: c'est incroyable, mais ça sentait les frites!

Juste à ce moment-là, un lapin un peu bête se met à courir devant moi. L'oncle Lucien sursaute, fait un pas en avant, se prend le pied dans un trou fait par un autre lapin et tombe par terre. Son fusil (c'est le bâton en fer dont je vous ai déjà parlé) lui échappe des mains et tombe dans une touffe de thym. Moi, toujours prêt à rendre service, je me précipite pour le lui ramasser. Et alors je ne sais pas bien ce qui s'est produit: j'ai pris le bâton vers le milieu, à l'endroit où il y avait une espèce de poignée en fer, et il y a eu un bruit inimaginable. L'oncle Lucien, qui était occupé à se relever et me tournait le dos, a poussé un cri inimaginable lui aussi, et il s'est couché sur le ventre en criant:

— Je suis mort! Vite! Un médecin!

Moi, j'avais eu tellement peur que je m'étais réfugié de l'autre côté de la prairie. J'ai vu arriver des gens en petite culotte et en chemise à fleurs, des campeurs qui avaient planté leur tente un peu plus loin. C'étaient eux qui faisaient des frites. J'en ai reçu quelques-unes, et un bout de saucisse, pendant qu'on transportait l'oncle Lucien jusqu'à la voiture, où il n'a pas pu s'asseoir. C'est quelqu'un d'autre qui conduisait, tandis qu'à genoux sur le siège arrière l'oncle Lucien disait qu'il sentait bien que c'était la fin, qu'il n'en avait plus que pour quelques minutes, que ses forces l'abandonnaient. Mais ça, c'était encore une blague, parce qu'il criait de plus en plus fort.

L'oncle Lucien a été installé sur un canapé, toujours sur le ventre, et ça lui fait des problèmes quand il doit boire ou manger. Le docteur vient tous les jours, et en sortant il me tapote la tête en disant que je suis une brave bête qui rend bien des services à la profession médicale.

J'espère que l'oncle Lucien guérira bien vite, pour qu'on puisse retourner à la chasse. C'est amusant comme tout, ce jeu-là, et peut-être que les campeurs aux frites seront encore là.